



HAL
open science

Elément descriptif et instrument de dénonciation : les ruines dans les reportages antifascistes de la guerre d'Espagne

Anne Mathieu

► **To cite this version:**

Anne Mathieu. Elément descriptif et instrument de dénonciation : les ruines dans les reportages antifascistes de la guerre d'Espagne. “ Les ruines de guerre : écrire, figurer, recomposer (XXe et XXIe siècles) ”, Université Paris-Nanterre, Oct 2021, Nanterre, France. hal-03844224

HAL Id: hal-03844224

<https://hal.science/hal-03844224>

Submitted on 27 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Élément descriptif et instrument de dénonciation : les ruines dans les reportages antifascistes de la guerre d'Espagne

*

Communication prononcée par Anne Mathieu le 15 octobre 2021 à l'Université de Nanterre lors du Symposium international, « Les ruines de guerre : écrire, figurer, recomposer (XX^e et XXI^e siècles) ».

La guerre d'Espagne a fait entrer dans l'écriture des journalistes envoyés en Espagne les destructions, les décombres et les ruines comme l'une des thématiques discursives essentielles du reportage de guerre.

Les « envoyés spéciaux » dans la péninsule ibérique entre 1936 et 1939 participent en effet à l'invention d'un genre journalistique, aussi bien de sa structure narrative que discursive, de son usage de motifs topiques remotivés par l'engagement ou l'idéologie. Les reporters et reportrices conviés ici sont de fervents défenseurs de l'Espagne républicaine, de vigoureux antifascistes, et la description des ruines constitue un élément de leur dénonciation du sort réservé au peuple espagnol.

Le corpus de cette communication est issu d'une recherche menée pendant une dizaine d'années, recherche qui a abouti au référencement dans une base de données de tous les articles servant la cause antifasciste parus dans les périodiques français pendant la guerre d'Espagne, à un site internet et à un ouvrage paru en janvier dernier¹. Les reportages abordant ou se saisissant de la question de la destruction, et, par là même, de la vision des ruines étant nombreux, nous avons procédé à un choix. Celui-ci s'est toutefois opéré dans le but de vous livrer un état des lieux le plus conforme à ce qui s'écrivait alors dans le camp antifasciste sur cette question.

Les décombres ou le monde inconnu

C'est à un monde inconnu auquel les reporters et reportrices des périodiques français envoyés en Espagne pendant la guerre sont confrontés. A Madrid, Barcelone, Brunete, Belchite, Almeria, Guernica ou ailleurs, ils se livrent à des descriptions minutieuses pour faire comprendre au lecteur ce qu'ils voient. Leurs regards mis en scène s'attardent notamment sur les décombres que sont désormais les immeubles, les maisons après le passage des avions fascistes, sur, aussi, les rues dévastées après les batailles.

Simone Téry arrive en Espagne début 1937, déjà auréolée d'une solide réputation professionnelle. Membre du parti communiste depuis 1935, elle est envoyée spéciale de l'organe du PCF *L'Humanité* et de l'hebdomadaire illustré communiste *Regards*, mais collabore aussi à d'autres périodiques. En mars, elle consacre l'un de ses reportages dans *L'Humanité* à sa pérégrination dans, – titre de celui-ci – « Madrid la nuit » :

C'est une étrange sensation que de parcourir dans un noir absolu les rues désertées d'une capitale. Pas la moindre lueur aux fenêtres, pas le moindre lampadaire en veilleuse. Un silence surnaturel. On n'entend que le bruit de ses pas dont l'écho se répercute, énorme, contre des murailles invisibles. On marche dans un rêve angoissant, on se croit dans une ville morte, on doute qu'elle sorte jamais de ce néant d'ombre, de silence. On se sent pareil à un esprit errant, dans un monde de fantômes².

¹ Anne Mathieu, *Nous n'oublierons pas les poings levés. Reporters, éditorialistes et commentateurs antifascistes pendant la guerre d'Espagne*, éditions Syllepse, 2021, 696 p.

² Simone Téry, « Madrid la nuit », *L'Humanité*, 30 mars 1937.

L'espace de quelques lignes, la reportrice abandonne l'usage du *je* pour un *on* qui permet d'attribuer à sa description une expérience universelle. En outre, la reportrice ne peut plus ici exercer son métier dont l'essence repose sur le regard. Soumise au « noir absolu », elle ne peut non plus accéder à la connaissance à laquelle, comme nous l'avons montré ailleurs, le regard est quasi-systématiquement corrélé : « On croit [...] » ; « On doute [...] ». Seule demeure l'ouïe, de temps à autres conviée dans les reportages ; mais ici réfléchi en « écho », elle ne donne aucune indication au reporter. Par conséquent, le champ sémantique de l'autre monde s'impose (« étrange sensation » ; « silence surnaturel » ; rêve angoissant » ; « néant d'ombre, de silence ») puisque le reporter ne peut pas *appréhender* ce lieu.

Pour aider à son orientation, Simone Téry bénéficie toutefois de l'aide de sa lampe de poche, instrument dont l'usage est indiqué avec insistance dans ses reportages. Rien d'étonnant, puisqu'elle signifie que la lumière provient de la reportrice, c'est-à-dire celle qui guide le lecteur et peut bannir « l'étrange[té] » du lieu où elle se trouve :

Ma lampe me sert du moins à ne pas trébucher à l'angle des trottoirs, et surtout à ne pas tomber dans l'un de ces trous perfides creusés par un bombardement récent, à ne pas heurter les tas de décombres au pied des maisons détruites. Seulement il est sage d'économiser sa lumière : les piles électriques sont devenues introuvables à Madrid³.

La nuit amplifie la sensation d'évoluer dans un autre monde car elle occulte les conséquences des bombardements, ce danger que sont devenues les maisons, dont les « décombres » sont autant de chausse-trappes pour le cheminement du reporter en quête de connaissance. La lampe de poche ne peut d'ailleurs pas être utilisée longtemps. La ville nocturne comporte donc des dangers qui ne sont pas recelés uniquement par l'ennemi et ses bombardements mais aussi par les conséquences des actes de celui-ci.

La ville diurne permet-elle de mieux appréhender ce monde *étrange* dans lequel les journalistes sont plongés ? Les « décombres » y perdent leur caractère dangereux mais n'y délaissent pas leur dimension génératrice d'angoisse.

En quelques semaines de la fin 1936, Madrid est devenue le symbole de la destruction causée par le fascisme. Ainsi le lecteur de l'hebdomadaire radical-socialiste « d'éducation civique et d'action républicaine » *La Lumière*, sait-il qu'en ce début mai 1937, le sobre titre « Madrid » n'annonce pas la ferveur de la lutte des premiers temps de l'été 1936. Ancien ouvrier devenu écrivain et journaliste, Marc Bernard est à Madrid fin avril-début mai 1937. Il décrit ce que le « décombr[e] » cache, une ruine « suspendu[e] » entre ce que fut cette maison et ce qu'elle est devenue : une ruine en devenir, en somme :

Ce n'est qu'en arrivant à la Puerta del Sol qu'on découvre les terribles ravages des bombardements. Souvent les façades sont intactes, les maisons se sont brusquement effondrées de l'intérieur. Ici un plancher demeure suspendu dans le vide, portant une baignoire couchée ; d'énormes amas de décombres s'amoncellent sur le sol, des nuages aveuglants de lumière passent sur le fond bleu des fenêtres béantes.

Tout est ouvert, déchiré, de ces galeries superposées où des enfants, des hommes, des femmes vécurent⁴.

Aux alentours de la même période, un reporter de l'organe du parti socialiste, *Le Populaire*, Jacob Altmaier, journaliste allemand exilé à Paris, est à Madrid. La péroration de son reportage du 2 juin 1937 comporte des images similaires à celles que livrent ses confrères et offre une vision panoramique de la capitale espagnole dont une partie menace ruine et dont l'autre partie est « anéantie » :

³ *Ibid.*

⁴ Marc Bernard, « Visages de la Révolution espagnole – Madrid », *La Lumière*, 1^{er} mai 1937.

Aussi bien Madrid est-elle devenue une ville en voie de démolition. La moitié en est déjà anéantie. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que des maisons et des rues écrabouillées ; partout, des cloisons derrière lesquelles bée le néant ; des façades crevées, des murs troués, des toits écroulés, des chaussées défoncées, des îlots entiers de maisons effondrés. La plupart des rues sont évacuées, et il n'y a plus, dans ces rues, que des décombres, des montagnes de sable et de pierres, des détritiques et de la poussière⁵.

La ruine sera-t-elle l'ornement tragique du futur Madrid ? De *L'Humanité* en mars avec Simone Téry au *Populaire* en juin avec Jacob Altmaier en passant par *La Lumière* en mai avec Marc Bernard, mêmes images d'un Madrid ne ressemblant qu'à des « décombres » (terme usité par les trois journalistes) : le reporter prend contact avec le *néant*. Mais un néant qui n'a pas encore pris totalement le dessus, une destruction qui n'a pas encore été achevée. Une vie d'avant qui s'accroche coûte que coûte à ses fondations, comme on a pu l'entrevoir dans la citation de Marc Bernard. C'est à cette vie ruinée que nous allons maintenant nous intéresser.

Les ruines, décor du désespoir quotidien

Les reporters en Espagne montrent et expliquent à leurs lecteurs combien les bombardements sont une irruption de la guerre dans la quotidienneté de la vie des gens. Les ruines vont, elles, envahir leur quotidien de désespoir, car elles vont en constituer le « décor ».

C'est ici à la plus célèbre reportrice de la période que nous allons donner la parole, Andrée Viollis, en Espagne à l'été et fin 1936, de retour dans la péninsule et parmi diverses villes, à Madrid, pendant un mois entre la mi-janvier et la mi-février 1937. Elle y est notamment reportrice pour l'hebdomadaire intellectuel du front populaire *Vendredi*, créé en novembre 1935, dont elle partage la direction avec les écrivains Jean-Richard Bloch et André Chamson, chacun représentant une tendance de la coalition du Front populaire.

L'édition du 2 avril accueille son reportage « Madrid encore... » – là encore, au titre éloquent –, où son souci particulier du détail s'exprime ainsi que sa capacité à jouer par la plume d'une progression du regard très cinématographique. La reportrice décrit ce qu'elle découvre après un bombardement sur Madrid :

Le lendemain, sous une aigre bise, dans le grondement de l'artillerie, nous parcourons les quartiers bombardés à proximité du front. Ils comptaient environ 300.000 habitants – des pauvres gens pour la plupart. Il n'y a plus personne. Des rues entières sont éventrées. Certaines maisons, dont la façade semble avoir été coupée au rasoir, révèlent à chaque étage d'humbles intérieurs, décors pour pièces réalistes. Ici une table au bord de l'abîme, avec ses bouteilles et ses verres, entourée de chaises qui attendent ; là, une étagère de cuisine où sont suspendus des casseroles, un chapelet d'oignons roses ; ailleurs, à un porte-manteau, des vêtements accrochés, un léger chapeau de paille prêt à s'envoler, dirait-on, et qu'a respecté le souffle monstrueux de l'obus⁶.

Dix jours après, dans le journal radical *L'Œuvre*, Simone Téry bloque-t-elle son regard sur ces mêmes maisons ? Elle use elle aussi du terme « décor » : « Je ne puis détacher les yeux de ce décor hallucinant, de ces maisons coupées en deux, de ces poutrelles tordues sur le ciel comme des bras noirs⁷. » Les termes, comparaisons et métaphores employés par les deux reportrices ne se rattachent pas, comme dans le Madrid obscur, à un « rêve », à un monde « étrange », mais à un sentiment d'irréalité (« décor hallucinant »), à une fiction qui se

⁵ Jacob Altmaier, « Sur le front de la liberté », *Le Populaire*, 2 juin 1937.

⁶ Andrée Viollis, « Madrid encore... », *Vendredi*, 2 avril 1937.

⁷ Simone Téry, « A Madrid dans les tranchées du Parc de l'Ouest », *L'Œuvre*, 12 avril 1937.

superposerait à la réalité (« décor pour pièces réalistes »). Marc Bernard, lui, souligne : « Tout est, autour de nous, à la fois étrangement mort et vivant⁸. » Le regard de la reportrice Téry est tout entier tendu vers cette vision concrète, tangible de ce que cause le bombardement. Mais c'est l'irréel qui l'emporte.

En 1938, tous les reporters livrent les images de cette vie demeurée en suspens au milieu des décombres, de cette vie demeurée en suspens dans ces récentes ruines. « Voici, au 3^e étage, encore servie, une table et des chaises autour, qui tiennent miraculeusement debout sur les quatre mètres de plancher que la bombe dans sa chute n'a point atteint⁹ », montre le reporter communiste Georges Soria – en Espagne depuis 1936 – dans un de ses reportages barcelonais de janvier 1938. Dans la même ville, en mars, Téry « [voit] un tapis ancien cloué entre deux assiettes persanes. [...]. Une chambre au sixième restait suspendue au-dessus de l'abîme, accrochée à un mur fléchissant zébré de larges lézardes¹⁰ ». Le mobilier intact, l'objet de *décoration* sont le symbole de la résistance de la population espagnole, de ces maisons qui ne veulent pas se résoudre à devenir des ruines, puisqu'elles ont échappé au destin des décombres. Mais ce sont bien des ruines qui se succèdent dans l'œil des reporters, des ruines qui s'imposent d'ailleurs dans les photographies. Ce dernier extrait de Téry provient d'un reportage paru dans l'hebdomadaire *Regards*, dont la quatrième de couverture est entièrement consacrée au nouveau bombardement barcelonais. La légende de la photographie d'immeubles détruits annonce son reportage : « J'ai vécu les heures tragiques de Barcelone sous les bombes par Simone Téry » – photographie probablement de cette dernière.

Des ruines qui se succèdent dans les reportages de 1938 parce que les bombardements ont depuis de nombreux mois ravagé l'Espagne et que les reporters y évoluent où qu'ils soient. Des ruines qui sont devenues le quotidien dans lequel vivent les Espagnols et auxquels ils ne peuvent non plus échapper. Un reporter du *Populaire*, du nom de Jean Fèvre, livre une série de quatre reportages entre le 26 et le 29 juillet 1938, accompagnées de photographies peut-être effectuées par lui-même. Cette série est écrite *a posteriori*, aucun reportage n'est précisément daté, Jean Fèvre est basé à Barcelone et voyage dans les environs de Lerida et de Montserrat. Dans son reportage du 27 juillet 1938, il décrit des visions similaires à celles de ses confrères :

Nous continuons le lamentable pèlerinage.

La cathédrale a été atteinte. Des anges décapités.

Plus loin, des maisons ont été complètement rasées, lors de bombardements précédents. D'autres coupées en deux. On y distingue encore la cuisine, avec ce qui reste de l'évier, la chambre à coucher. Des portes arrachées pendeloquent encore aux chambranles¹¹.

Un élément nouveau par rapport à la période précédente est à relever : les reporters convoquent d'autres sens que celui de la vue. Par exemple, la reportrice Hélène de la Souchère montrant dans *Vendredi* en février 1938 « Les rideaux métalliques des magasins [...] tordus, roulés comme des feuilles de papier », précise : « Toutes les vitres sont brisées, on marche sur un sol de verre pilé¹². » Le crissement désagréable pénètre dans l'ouïe du lecteur. L'écrivain espagnol Max Aub, alors attaché culturel du gouvernement républicain à Paris, est envoyé par le quotidien *Ce soir* – dirigé par Louis Aragon et Jean-Richard Bloch – en Espagne entre mai et juillet 1938. Dans son reportage du 2 juillet intitulé « Dans les ruines de Badalona » (situé en Catalogne), il consigne : « Un cabinet de médecin est éventré et une odeur d'iodoforme

⁸ Marc Bernard, « Visages de la Révolution espagnole – Madrid », *La Lumière*, 1^{er} mai 1937.

⁹ Georges Soria, « L'atroce bombardement de Barcelone », *l'Humanité*, 20 janvier 1938.

¹⁰ Simone Téry, « Les heures tragiques de Barcelone sous les bombes », *Regards*, 31 mars 1938.

¹¹ Jean Fèvre, *Le Populaire*, « A Barcelone bombardée », *Le Populaire*, 27 juillet 1938.

¹² Hélène de La Souchère, « Le dimanche sanglant de Barcelone », *Vendredi*, 11 février 1938.

emplit la rue¹³. » L'imagination du lecteur est assaillie de toute part. Ce ne sont plus des vies en suspens que l'on regarde ; on est confronté à des restes de vie qui jaillissent.

Ajoutons qu'il n'y a plus, comme dans la période précédente, de mention explicite ou implicite d'un autre monde, d'une irréalité. Pas de différence entre le reporter connaisseur du terrain espagnol et celui qui y arrive pour la première fois : ce dernier n'est pas vierge d'informations, il sait que même si le réel est « terrifiant », « suffoquant », c'est le réel quand même.

Un réel représenté par ces décombres, par ces ruines, lesquels symbolisent l'un des visages de la barbarie, ainsi que nous allons maintenant le montrer.

La ruine, visage de la barbarie

Si les ruines sont le moyen, dans les reportages, de rendre plus proches au lecteur français la violence de la guerre, de la matérialiser, de lui faire comprendre tangiblement son injustice, elles sont aussi le moyen de lui faire mesurer les conséquences concrètes du coup d'état et de l'agression fasciste comme de l'accord de non-intervention. La ruine, le décombre est aussi l'un des visages du massacre d'un peuple, de la barbarie qu'il subit, et de l'abandon dans lequel il est tenu. « Va-t-on enfin donner à l'Espagne les moyens de protéger ses enfants ? », proclame la Une de *Regards* du 16 juin 1938.

Le 19 décembre 1937, à Valence, Jacob Altmaier consigne froidement les conséquences des raids aériens fascistes :

Lorsque nous allâmes voir les dégâts, cent vingt et une maisons avaient été pulvérisées. Il n'en restait plus que des monceaux de cendres, de boue, de poutres à moitié calcinées. Les rues étaient encombrées de pierres et de débris. Quatre-vingt-sept morts, hommes, femmes et enfants ; plus de trois cents blessés dans les hôpitaux. Résultat d'une demi-heure de « travail » des aviateurs fascistes¹⁴.

Les « monceaux de cendres » s'unissent à la poussière que deviendront sous peu les victimes civiles, « victimes innocentes » qui disparaissent plus vite que les maisons dans lesquelles elles habitaient. Le sarcasme peut, dans ce contexte, s'emparer de la plume du reporter, tel chez Jean Fèvre dans *Le Populaire* du 27 juillet 1938 : « Une maison s'est effondrée, faisant deux morts et quatorze blessés. Deux morts ! Quatorze blessés : une expédition ratée en somme. D'ordinaire, les "Sauvages de l'air" font mieux¹⁵. » A la perte matérielle est mêlée, de façon quasi inextricable, la perte humaine : « los refugios » n'ont pas réussi à épargner l'ensemble de la population...

Aux ruines se mêle alors parfois le sang : la ville détruite devient le tableau évocateur du massacre d'un peuple, de la mort qui est en train de prendre le pouvoir sur la vie. Pour quelqu'un comme Georges Soria, présent sur le sol espagnol depuis le début de la guerre, c'est la lassitude qui commence à l'envahir. « A quoi bon décrire encore des cadavres : il est un moment où la plume s'y refuse¹⁶ », se lamente-t-il en mars 1938 à Tarragone et ses environs. Dans un paragraphe de son reportage surligné en gras, il poursuit :

Ce sont toujours des enfants, des femmes, surpris dans leurs jeux, dans leurs occupations familiales. Ce sont des flaqes de sang sur le pas des portes, des débris de

¹³ Max Aub, « Dans les ruines de Badalona », *Ce soir*, 2 juillet 1938.

¹⁴ Jacob Altmaier, « Sur le front de la liberté – "Le soldat est devenu l'homme le plus important – Il a devancé le politicien" – I – A Valence bombardée par le fils de Mussolini », *Le Populaire*, 20 décembre 1937, p. 2.

¹⁵ Jean Fèvre, « A Barcelone bombardée », *ibid.*, 27 juillet 1938.

¹⁶ Georges Soria, *l'Humanité*, 21 mars 1938.

corps : en un mot, l'affreux cauchemar de la guerre totalitaire répété à un exemplaire de plus¹⁷.

Soria, usant de l'expression « guerre totalitaire », a compris que son « cauchemar » ne s'arrêtera pas, et qu'il est devenu l'« affreu[se] » réalité dans laquelle on doit désormais vivre.

Une nouvelle reportrice en Espagne contribue à *Regards* à partir de juillet 1938 : Thérèse Vandor – sur laquelle nous n'avons pas trouvé de renseignements – livre à l'hebdomadaire une série de trois reportages *a posteriori*, « L'admirable confiance de l'Espagne ». A Barcelone au moment des bombardements de mars, elle pèrègrine en Catalogne, et notamment sur la route de Tortosa et Lérída. Dans l'un de ses reportages, elle choisit, outre les blessés, de donner à voir à Barcelone ce qui reste dans les décombres après le passage des secours :

Descendant la rue, à chaque 30-40 mètres, nous rencontrons d'immenses entonnoirs creusés dans la chaussée, des maisons endommagées et même complètement écroulées. Sur le trottoir du sang, et dans ce sang baignaient encore, ici une casquette, là une chaussure, là-bas un sac à main, ou d'autres objets qui avaient appartenu aux victimes, que les secours organisés en toute hâte avaient seulement enlevés quelques minutes auparavant¹⁸.

Le sang tachera pour toujours les ruines, les décombres. Symbole remarquable de ce qu'est devenue l'Espagne : un pays saccagé et ensanglanté.

Conclusion

Pour le fascisme, il n'est pas suffisant de détruire des constructions habitables, de massacrer les populations civiles. Il est nécessaire qu'il fasse montre de son omnipotence. Le poids des bombes est mentionné de façon récurrente par Georges Soria, tel par exemple dans cet extrait : « Tous les dix mètres, le long de cette ruelle, une maison effondrée témoigne de la violence atroce du bombardement. Les appareils fascistes ont laissé tomber des bombes de 300 kilogrammes¹⁹ ! » Poids des bombes mentionné aussi chez Madeleine Jacob, laquelle n'était pas revenue en Espagne depuis l'été 1936. Elle publie dans *L'Œuvre* en février 1938 une série de trois reportages intitulée « Images de l'Espagne ». Elle est à Barcelone au moment du bombardement de la fin janvier, se rend également à Madrid, sur les Fronts de Carabanchel et Usera, et à Valence. Le 18 février, elle apprend au lecteur la force d'anéantissement de ces bombes :

A la lueur des torches les hommes faisaient la chaîne et déblayaient avec des moyens de fortune les amoncellements formés par les maisons de huit étages écroulées. Les maisons pulvérisées littéralement par les obus de 500 kilos qui, jetés de trois mille mètres de haut, coupent en deux une maison, et éclatent en touchant le sol, écartelant les bâtisses les plus solides²⁰.

Mais le néant peut être pire que ce que l'on pense être le néant : l'absence totale de trace de ce qui a été. En septembre 1937 – seule indication de date mentionnée dans son reportage paru dans *Regards* le 7 octobre –, Téry est sur le front d'Aragon, et en l'occurrence, comme l'indique le titre, « Dans Belchite reconquise par les républicains ». Elle y mentionne que la

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Thérèse Vandor, « L'admirable confiance de l'Espagne – Quand des villages entiers errent sur les routes », *Regards*, 14 juillet 1938, p. 16.

¹⁹ Georges Soria, « Nouveau crime fasciste – L'aviation rebelle bombarde la population civile de Valence », *L'Humanité*, 4 octobre 1937.

²⁰ Madeleine Jacob, « Images d'Espagne – I – "Une démocratie qui ne se laissera pas étrangler" », *L'Œuvre*, 18 février 1938.

ville « [...] deux heures auparavant [a] été bombardée par l'aviation fasciste ». De façon surprenante eu égard au titre de son article comme aux pages glorieuses consacrées à cette « victoire » dans les périodiques communistes, la journaliste choisit de consacrer ses derniers paragraphes aux destructions – et aux morts – engendrés par ce bombardement. Sa péroraison est éloquente :

Comme je sortais de Belchite, je rencontrai une vieille femme qui arrivait. Son visage était bouleversé d'émotion, d'espérance.

— Je suis d'ici, me dit-elle, je cherche ma maison. Mais je ne reconnais plus rien.

Je la suivis. Enfin elle s'arrêta. Son visage devint rigide. Elle serrait les mains sur son ventre. C'était là. Il n'y avait plus qu'un trou béant, rempli de pierres et de poutres. Elle ne disait rien. Elle regardait²¹.

Cette « vieille femme », confrontée à l'inacceptable, à l'irréel, pour se rattacher à la réalité, implique la reportrice dans sa quête, cette reportrice venue certes d'un autre monde mais capable d'attester de la réalité. Elle devient l'outil de la connaissance de la femme sur sa propre vie, celle qui peut expliquer l'inexplicable, à savoir que rien n'arrête le fascisme destructeur.

Car la ruine, elle, peut encore parler, par les objets demeurés, par les bruits et les odeurs, par les blessés qu'elle découvre, par les morts qu'elle ensevelit. La ruine, en somme, lutte contre l'oubli. C'est probablement également l'une des raisons pour lesquelles ces reporters et ces reportrices sur le sol espagnol y attachèrent autant d'importance. Même si, comme leurs articles, les ruines n'auront qu'une existence éphémère. Mais le temps de la dénonciation, elles manifestèrent tout leur pouvoir de convocation de l'injustice et de la tragédie connue par le peuple espagnol. Ces reporters, aguerris au terrain de guerre après des semaines ou des mois passés dans la péninsule, l'avaient compris. Car la guerre d'Espagne annonçait, ils le pressentaient de plus en plus tangiblement, la ruine du monde dans lequel ils vivaient.

²¹ Simone Téry, « Dans Belchite reconquise par les Républicains », *Regards*, 7 octobre 1937, p. 9.